



© Sébastien Cuvelier.



© Charles Camberlin - © Sébastien Cuvelier.



Pardis, Iran, 2017.

Sur la route de Persépolis, 1971.
L'oncle de Sébastien Cuvelier
a voyagé dans un Combi Volkswagen
de Namur, en Belgique, jusqu'en Iran.

En haut.
Bandar Abbas, Iran, 2017.

Paradise City. Ce nom pourrait être celui d'une ville américaine. Et pourtant. Le dernier livre de Sébastien Cuvelier nous transporte en Iran, dans une sorte de mirage féérique. Le photographe belge offre ici une vision fantasmée de ce pays des *Mille et Une Nuits*, exploration personnelle articulée entre des paysages qu'il a saisis au cours des années 2000 et des images plus anciennes.

Au commencement, l'année 1971: de grandes festivités sont organisées dans les ruines de Persépolis par le shah d'Iran, Mohammad Reza Pahlavi, afin de célébrer le 2500^e anniversaire de l'Empire perse. Avec deux amis, l'oncle de Sébastien Cuvelier, alors étudiant, achète un Combi Volkswagen et parcourt 6000 kilomètres depuis Namur, en Belgique. Cap sur Persépolis. L'éclat, les parfums et les saveurs de cette échappée

belle seront consignés dans un carnet de voyage. A la mort de l'oncle, la mère du photographe lui en donne une copie, avec une valisette de négatifs. Un trésor que Sébastien Cuvelier a exhumé pour son livre. En alchimiste, il a

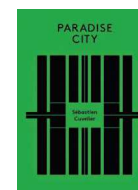
mêlé images d'archives et coupures de presse d'époque à ses propres photos. Un road-trip spatio-temporel qui s'étire sur une cinquantaine d'années.

Les séquences visuelles s'enchaînent. L'ouvrage déroule choses vécues ou rapportées, senties ou ressenties, passées ou présentes. Fraîcheur de jardins et d'arbres en fleurs, tapis aux motifs végétaux, paysages déstructurés voire délaissés, nouvelles constructions, routes qui invitent au départ... Au fil des pages, le lecteur hume le doux et entêtant parfum de l'eau de rose. L'odeur d'un paradis persan qui tourne parfois à l'amertume. Le concept de paradis est intrinsèquement iranien, rappelle l'auteur, soulignant que le mot lui-même « vient de l'ancien persan *paridaida*, littéralement "jardin clôturé" ». Les Grecs puis « les religions abrahamiques [se

le sont approprié] pour désigner le paradis, représenté sous la forme d'un jardin (notamment le jardin d'Eden dans le christianisme). Par extension, les tapis persans et leurs motifs feuillus représentent eux aussi le paradis. »

Le dernier chapitre du livre s'intitule, comme celui du carnet familial, « L'Iran, paradis perdu », et évoque l'état du pays aujourd'hui. Téhéran a célébré l'année dernière le 40^e anniversaire de la révolution islamique qui a porté au pouvoir l'ayatollah Khomeïni. Plus des deux tiers de la population actuelle n'ont pas connu le monde d'avant. Cette révolution n'est pas la leur. Nombreux sont ceux qui, dans la jeunesse, critiquent la République islamique, son Guide et ses interdits. Ils ne renient pas leur culture, mais aspirent à plus de liberté, d'insouciance et, bien sûr, à un emploi stable, dans un pays replié sur lui-même qui traverse une grave crise économique. A défaut de pouvoir accéder à un éden réel, cette jeunesse se tourne souvent vers les paradis artificiels. « *J'ai tenté de refléter cette quête du paradis à travers des images métaphoriques, éphémères et illusives – chacune apparaissant comme un morceau d'un puzzle intangible combinant ce qui était, ou pourrait être, avec le présent* », détaille le photographe.

Dans ce livre, Sébastien Cuvelier construit une incarnation de l'Iran moderne à travers les regards, « parfois romantiques, nostalgiques ou même utopiques », des gens qu'il a rencontrés. ■



Paradise City, de Sébastien Cuvelier, éd. Gost, 128 p., 42 €. En français et en anglais.

Disponible le 28 septembre.

Sébastien Cuvelier

SONGE D'UN EDEN PERDU

Après *Eunma Town*, le photographe poursuit sa quête autour de l'idée d'habitat idéal. *Paradise City* se lit comme un carnet de voyage onirique en Iran, des années 1970 à nos jours.

par **Dimitri Beck**



© Famille Sadri.

Famille Sadri, années 1970.
Photo issue de l'album de famille de Farnaz Sadri.